

Le creuset du faussaire
Drowning by numbers, de Peter Greenaway

Gérard Grugeau

Numéro 39-40, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22213ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1988). Compte rendu de [Le creuset du faussaire / *Drowning by numbers*, de Peter Greenaway]. *24 images*, (39-40), 20–21.



Jason Edwards et Natalie Morse, la petite narratrice.



Bernard Hill, Kenny Ireland et Michael Percival. «Un conte de fées noir pour adultes, à la fois poétique et amoral.»

LE CREUSET DU FAUSSAIRE

par Gérard Grugeau

En compétition officielle pour la deuxième année de suite, Peter Greenaway aura encore une fois divisé la critique et le public. «Styliste de mode» aux toques esthétiques exaspérantes pour certains, esprit sophistiqué à l'exceptionnelle personnalité pour d'autres, Peter Greenaway ne serait pas «un réalisateur... mais un greenaway» si l'on en croit le bon mot de Sacha Vierny, son directeur de la photographie attiré depuis *A Zed and Two Noughts*. C'est dire que Greenaway fait partie de ces artistes inclassables, indissociables de leurs œuvres, qui réagencent le désordre du monde au gré de leur intarissable inspiration pour donner corps aux vastes territoires d'un imaginaire à la cohérence perverse.

Figure inversée de la comptine Billy Goat Gruff, *Drowning by Numbers* est l'histoire de trois femmes du même nom¹ (la grand-mère, la mère et la fille) que l'insatisfaction conjugale pousse au meurtre. Dans un élan de solidarité féminine, toutes trois décident de noyer leur mari: la première dans une baignoire, la deuxième dans la mer et la troisième dans une piscine. Fortes du charme qu'elles exercent sur le juge d'instruction, nos

«conspiratrices» ont l'intime conviction que leur crime demeurera impuni. Mais la partie sera rude car le juge et son jeune fils – tous deux joueurs invétérés – entraîneront leur entourage dans une sorte de jeu de l'oie obsessionnel, où le sexe et la mort prendront la forme d'une rhétorique visuelle des plus sophistiquées.

Dans *Drowning by Numbers* comme dans *Le ventre de l'architecte* (chiffre 7) ou *Z.O.O* (chiffre 2), cette rhétorique visuelle obéit chez Greenaway à une rigueur mathématique sans faille. Le film s'ouvre sur une petite fille de 13 ans qui saute à la corde tout en comptant les étoiles jusqu'à 100. Entre un tronc d'arbre marqué du chiffre 1 et une barque avec le chiffre 100 peint sur sa proue, le cinéaste organise un récit jalonné méthodiquement selon les subdivisions unitaires de cette séquence numérique.² Partie intégrante de cette structure fragmentarisée, la petite fille du prologue remplit le rôle d'une narratrice quasi omniprésente dont les commentaires hors champ cimentent les éléments disparates d'une fiction en devenir, placée sous le signe de la manipulation. Cette petite «Alice au pays des jeux», qui a revêtu pour nous les atours des infantes espagnoles de Velasquez,

entraîne le spectateur au-delà du miroir pour le guider à travers un labyrinthe fictionnel évoquant les univers en trompe-l'oeil d'un Borgès ou d'un Calvino.

Drowning by Numbers se présente comme un conte de fées noir pour adultes, à la fois poétique et amoral. Les femmes souveraines y triomphent de la balourdise des hommes. Avant de mourir noyé lui aussi, le juge d'instruction aura au moins apprécié le divertissement. Fair play britannique oblige! Ses glissements progressifs vers l'absurde et l'ironie, de même que cette passion des jeux de l'esprit et des «understatements» du langage, relèvent bien évidemment d'une tradition littéraire typiquement britannique, dont les «nonsense poems» de Edward Lear ou les écrits de Lewis Carroll constitueraient ici les référents incontournables.

Mais l'Angleterre, c'est aussi un profond respect de la nature, une nature qui alimente le romantisme de nombreux peintres paysagistes comme Constable. Coïncidence troublante, c'est d'ailleurs dans le Suffolk natal de Constable que Peter Greenaway ancre le bateau ivre de son récit multiforme. Fils d'ornithologue, le cinéaste a appris très jeune à appréhender

BY NUMBERS

de Peter Greenaway



Cissie Colpitts 1 (Joan Plowright), Cissy Colpitts 3 (Joely Richardson) et Cissie Colpitts 2 (Juliet Stevenson).

l'environnement en termes d'histoire naturelle. *Drowning by Numbers* en témoigne à chaque plan par l'extrême composition de ses cadrages. Magiquement photographiée par le Sacha Vierny de *Marienbad*, la nature y est objet de vénération et d'amour. Qui plus est, c'est dans son giron généreux que celle-ci consacre les épousailles hybrides de la peinture, de la poésie et du cinéma. De ce mariage tant de raison que passionnel, célébré par la musique purcellienne de Michael Nyman*—autre élément constitutif de l'objet cinématographique—naît l'univers insolite et excentrique de Peter Greenaway. Un univers souvent qualifié de post-moderniste, mais que le cinéaste lui-même préfère rattacher au courant maniériste du 16^e siècle.

Riche et exigeant, le cinéma de Peter Greenaway évoque le formidable creuset d'un faussaire dans lequel se fondent les éclats flamboyants de la mémoire intellectuelle et artistique du monde. Bardé de citations picturales et autres, il renvoie à ce néo-manirisme qui, selon Michel Ciment³, «fait que l'art est tellement conscient de lui-même qu'il ne peut se constituer que par références».

«Un art trop conscient de lui-même» :

cette affirmation contient peut-être en elle les germes de l'ambivalence qu'entretient le cinéma de Greenaway avec son public. Cet élan du cœur contradictoire tient à la fois de la fascination et de l'irritation. Fascination et respect envers la démarche profondément originale d'un artiste en quête de lui-même. Irritation et rejet devant le formalisme cartésien de l'œuvre faussement métaphysique d'un auteur misanthrope.

Tout hypnotiques qu'ils soient, les collages à la Greenaway peuvent lasser du fait de leur surcharge de préciosité et de rationalité. Du fatras d'images qui nous est proposé jaillit alors «un style qui épuise toutes les possibilités et qui frôle sa propre caricature», selon la définition du baroque suggérée par Borgès. Les fictions savamment maîtrisées apparaissent engoncées dans le carcan d'un esthétisme hypertrophié qui finit par réprimer tout ce qui constitue la texture de la vie. Coupé des préoccupations du monde, l'univers de Peter Greenaway déconcerte par le narcissisme de ses élans. Aucune place n'est laissée à l'improvisation, à la faille d'où pourrait jaillir l'émotion trop longtemps contenue. Le désir d'images se complait alors dans l'évocation somptueuse d'un

monde mystérieux à la beauté glacée que seule l'ironie de son créateur parvient à sauver d'une désespérante stérilité. Malgré la distance qu'il maintient entre lui et son public, peut-être par pudeur ou par refus de toute complaisance, Peter Greenaway n'en demeure pas moins un authentique bâtisseur de formes œuvrant au sein d'un paysage cinématographique, qui voit de plus en plus le sens de la valeur du monde se diluer dans le néant. ●

1. Le personnage de Cissie Colpitts a déjà un passé puisqu'elle apparaissait à la fois dans *Vertical Features Remake* (1978) et dans la version 1980 de *The Falls*.
2. En 1975, Peter Greenaway et son musicien favori avaient travaillé ensemble sur un court métrage de 4 mn intitulé : *One to One Hundred* (1-100).
3. Michel Ciment, revue *Positif*, numéro 320, octobre 1987.

DROWNING BY NUMBERS

Grande-Bretagne 1988. Ré. et scé. : Peter Greenaway. Ph. : Sacha Vierny. Mont. : John Wilson. Mus. : Michael Nyman. Int. : Joan Plowright, Juliet Stevenson, Joely Richardson, Bernard Hill, Jason Edwards, Bryan Pringle, Trevor Cooper, David Morrissey. 118 min. Couleur.